

I. LANGUE ET LITTÉRATURE ARABES

Ben Mrad Ibrahim, *Masā'il fī l-mu'ğam* [« Questions de lexique »],

Dār al-Ğarb al-Islāmī, Beyrouth, 1997,
17 × 23,5 cm, II (préface en français) + 274 p.

Ce livre de M. Ibrahim Ben Mrad est un recueil de dix études écrites entre 1986 et 1996, dans le cadre d'« une théorie générale du lexique se basant sur les “unités lexicales” isolables et ayant leurs propriétés intrinsèques. Ces unités sont de deux genres : celui des “mots” qui forment le vocabulaire général, et celui des “termes” qui forment le vocabulaire spécialisé des sciences et des techniques. Les deux genres d'unités sont similaires : ce sont des entités complexes et abstraites puisque toute unité lexicale doit être constituée de trois “composantes” : une forme phonologique, une forme ou structure morphologique et une signification lexicale ou un concept. De là résulte, avec évidence, que la “science du lexique” de chaque langue est constituée de deux parties fondamentales : (1) le “lexique général”, et (2) le “lexique spécialisé”. Chacune de ces deux parties se forme de deux disciplines : une théorique, et une “pratique”. Ainsi, la lexicologie est la discipline théorique de la première partie et la terminologie est la discipline théorique de la deuxième. De même, la lexicographie constitue la discipline d'application du lexique général, et la terminographie forme la discipline d'application du lexique spécialisé ».

La première étude, *Fi l-nazariyyat al-mu'ğamiyyat al-'arabiyya : qirā'at fī l-namūdağ al-halilī*, p. 5-29, porte sur la théorie « khalilienne » du lexique. L'auteur considère dans cette partie la langue arabe récente comme une « extension » (*imtidād*) de la langue arabe ancienne aussi bien dans ses réalisations classiques (*faṣīḥ*) que dans ses réalisations « vulgaires » (*'āmmiyāt*), ces dernières étant, selon lui, des « extensions » naturelles de la langue antérieure. De fait, les langues arabes « vulgaires » apparaissent comme des évolutions linguistiquement probables et prévisibles de la systématique générale de la première langue arabe qui, si elle avait gardé une syntaxe intacte, avait, par contre, commencé déjà de ne plus utiliser plusieurs de ses modalités originelles, l'agentivité, l'itération..., et commençait de recourir, de plus en plus souvent, dans sa nomination à des racines de syllabes. Parallèlement, l'auteur considère le lexique arabe contemporain comme une extension du lexique arabe hérité. Et il cite, à ce propos, la permanence, énigmatique, de tel sens ancien ; ainsi /qad(a)'a/ est attesté aujourd'hui, dans le sud de la Tunisie, avec le sens même que lui donne al-Halil dans son *Kitāb al-'ayn* (vol. I, p. 144). L'auteur classe ensuite les lexèmes dans le *Kitāb al-'ayn*,

d'une part, en *ğudūr* ou « racines » et, d'autre part, en *ğudūr ra'isiyya*, qui sont les racines plus leurs voyelles propres, les « bases » dans certaines terminologies, et en *ğudūr far'iyya*, qui sont les actualisations morphologiques de ces « bases », c'est-à-dire les *mufradāt* ou « lexèmes simples » qui constituent, sous les racines, les entrées du *Kitāb al-'ayn*. L'auteur rappelle alors la reconnaissance par al-Halil de racines composées de deux, trois, quatre ou cinq éléments sans relever que tant de racines différentes ne pouvaient être gérées dans le cadre d'une seule systématique. En fait, il semble bien qu'al-Halil, ayant identifié les *harf* - l'identification qu'il en a proposée est admirable - se soit ensuite attaché à leurs combinaisons en dehors de tout cadre morphologique envisagé en tant que tel.

La deuxième étude, *Al-muşṭalahiyya wa-'ilm al-mu'ğam* porte sur l'établissement des termes et des dictionnaires.

La troisième étude, p. 45-77, *Tawlid al-muşṭalah al-'ilmī al-'arabī al-hadīt : al-qadāyā wa-l-işkāliyyāt* porte sur la problématique de la néologie en terminologie et terminographie. L'auteur note que l'Académie arabe du Caire n'a pas achevé dans ce domaine son effort méthodologique. Il avance que les structures de la langue arabe ne s'opposent pas à la création de néologismes par concaténation de morphèmes. Or il semble bien que l'ajout d'affixes à une unité de nomination en efface la racine et les modalités anciennes ; exemple : / waṭiqat / « document », de racines, triconsonantique, \sqrt{w} aq, du *modus* commun, et, monoconsonantique, \sqrt{t} , de la *res* générale ; / waṭiqat /, étymologiquement, est la chose /waṭiq/ « digne de foi » ; l'ajout de \sqrt{t} , désormais un simple affixe, /-t/, a effacé les modalités de diathèse, d'agentivité et d'aspect qui étaient présentes dans le *modus* d'état /waṭiq/, ainsi transformé en une unité de nomination opaque. L'auteur critique dans cette même partie la perception de l'arabisation de termes comme étant dangereuse pour la tradition culturelle du monde arabo-musulman et la condamnation que cette perception entraîne.

La quatrième étude, *Al-ma'āğim al-'ilmīyya al-muhtassa wa-dawr al-hāsūb*, p. 78-98, porte sur les vocabulaires scientifiques et l'apport de l'ordinateur dans leur établissement, apport dont l'auteur se plaît à souligner qu'il ne diminue en rien l'importance de la terminologie théorique et de la terminographie. Et il passe en revue, méthodiquement, les différentes ressources de la néologie jusqu'à la « génération automatique des néologismes ».

La cinquième étude, *Min qadāyā l-manhağ fī naql al-muşṭalah al-'ilmī wa-waḍ'i-hi wa-taqyīsi-hi fī l-ḥuqā'i l-'arabiyya*, p. 99-125, porte sur la problématique de la terminologie arabe entre création (*'inshā'*) et revivification (*iḥyā*). L'auteur croit constater que la « formidable » (*hā'il*) rapidité du progrès de la science rend l'effort des terminologues, ralenti par la modestie de leurs moyens, comparable à la vaine poursuite d'un mirage. Est aussi traité par lui le problème de la transcription des caractères arabes, *naql al-ḥurūf al-'a'ğamīyya*, ou *naqħara*. Aucune des

solutions proposées ne permet, semble-t-il, de reconnaître régulièrement le nom non arabe. Il serait raisonnable d'en prendre acte et d'écrire ce nom dans sa graphie arabe et dans sa graphie occidentale attestée.

La sixième étude, *'Usus al-mu'ğam al-'ilmī al-muhtaşā fī l-śudūr al-dahabiyya fī l-alfāz al-ṭibbiyya li-l-śayh Muḥammad b. 'Umar al-Tūnisī*, p. 126-155, est l'analyse approfondie de l'un des dix-huit dictionnaires arabes scientifiques examinés par l'auteur. Tous ces dictionnaires reprennent l'organisation même du livre fondateur d'al-Halil. *Al-śudūr al-dahabiyya* a été composé par ce cheikh tunisien, qui a vécu en Égypte, où il est mort en 1274/1857-1858, à partir de sa traduction du *Dictionnaire des dictionnaires de médecine* de Fabre. Cet ouvrage estimable n'a cependant guère eu d'influence sur la dictionnaire arabe. L'auteur établit ensuite plusieurs catégorisations des termes en niveaux différents déterminés par leurs origines, selon leurs compositions... Il enregistre, enfin, le double mouvement d'emprunts parallèles, culturels et terminologiques.

La septième étude, *Fī taħqiq al-ma'āġim al-'ilmīyya al-muhtaşā : naẓarāt fī mu'ğam Ḥadiqat al-azhar fī māhiyyatī l-ušub wa-l-aqqār li-Abī l-Qasim b. Muḥammad al-Ğassānī*, p. 156-185, porte essentiellement sur ce dictionnaire des simples d'un lexicographe fāsi, mort en 1019/1611. Cet ouvrage est présenté comme la meilleure tentative arabe d'établissement d'un dictionnaire scientifique spécialisé, méthodique dans sa néologie (*waḍ'*) aussi bien que dans sa compilation (*ğam'*) des termes existants dans les dictionnaires et dans les usages. Cet ouvrage est également remarquable par sa classification innovatrice des plantes.

La huitième étude, *Al-muṣṭalaḥāt al-yūnāniyya wa-l-ītāniyya fī kutubi l-adwiyati l-mufradati l-mağribiyya wa-l-andalusiyā min al-qarn al-rābī' ilā l-qarn al-sābī' al-hiğriyyayn (min q. 10 ilā q. 13 m.)*, p. 186-206, est essentiellement une étude de l'emprunt dans ces deux régions du monde arabe au cours de ces siècles. L'auteur y souligne que ce sont les dictionnaires arabes de simples qui reflètent le mieux les interférences entre la langue arabe et les langues non arabes dans le domaine des sciences. De fait, l'étude des simples est dans la culture arabe une étude importée (*mabḥāt dahī*). L'auteur conclut sur trois points principaux : l'importance du rôle de l'emprunt dans ce domaine ; la capacité de la langue arabe à puiser dans les cultures non arabes avec lesquelles elle s'est trouvée en contact, devenant ainsi une langue scientifique au service d'une culture scientifique ; le fait que ces résultats ont été permis par l'esprit d'ouverture d'une société sûre d'elle-même.

La neuvième étude, *Al-haẓ al-a'ğamī fī mu'ğam al-'arabiyyati l-tāriḥī : mulāḥaẓāt ḥawla qadīyyatay al-ğam' wa-l-waḍ'*, p. 207-221, reprend d'abord, en raison de son importance, la question des emprunts arabisés ou non. L'auteur plaide vigoureusement pour une définition vivante de la correction de la langue qui doit évoluer et s'étendre, la

définition de sa correction ne pouvant être l'apanage d'un temps révolu proclamé *'aṣr al-iṭīgāğ*. Il passe en revue les cinq sources reconnues par la tradition comme constituant le corpus canonique de la langue auxquelles sont venus s'ajouter après le septième siècle de l'hégire, comme une sixième source, les livres des médecins et des philosophes, grâce tout d'abord au *Qāmūs al-Muḥīṭ* d'al-Firuzābādī (mort en 282/895). Il relève que l'absence d'un dictionnaire méthodique des emprunts de la langue arabe au cours de son histoire, qui donnerait leurs définitions exactement établies entraîne deux grandes difficultés dans l'établissement d'un dictionnaire historique de la langue arabe, en raison, notamment de l'incertitude touchant au caractère arabe primitif ou non de certains vocables, sémitiques particulièrement, et de l'ignorance de leur langue originelle ; *kattān*, par exemple, a été considéré comme étant arabe, persan, araméen, grec ; d'autres vocables encore ne sont pas entrés dans la langue arabe directement mais par l'intermédiaire d'une autre langue emprunteuse, elle aussi incertaine ; *'afyūn*, par exemple, vient-il du grec *opion* ou du persan *'apyūn* ? L'auteur traite ensuite du problème de l'entrée du vocable non arabe dans un dictionnaire arabe, ainsi que celui de leur dérivation éventuelle et, enfin, de l'appréciation de leur degré d'arabisation.

La dixième et dernière étude, *Mašākil al-tartīb al-minhājiyya fī l-mu'ğamī l-āmmī l-arabī l-hadīt : tatbīq 'alā l-Mu'ğamī l-waṣīṭ*, p. 222-255, examine les différents classements attestés dans les dictionnaires généraux, montre que le classement le plus répandu, du *Kitāb al-ğim* de 'Abū 'Amr al-Šaybānī, mort en 206/821, au *'Asās al-balāğā* d'al-Zamāḥšārī, mort en 538-1144, suit l'ordre alphabétique des premières consonnes de chacun des vocables dépouillés de ses augmentes. La deuxième partie de cette étude est une analyse fine du *Mu'ğam al-waṣīṭ*, dont les auteurs multiples ne se sont pas astreints à respecter solidairement les principes et les règles établis par l'Académie arabe du Caire.

Quatre index et une table des matières. Le premier index est celui des noms propres arabes ou non arabes mais arabisés de longue date (Ğalīnūs...). Le deuxième index est celui des noms non arabes, plus de cinquante noms de Stephen Anderson à Edwin Williams. Le troisième index est celui des termes arabes du recueil. Le quatrième et dernier index est des termes français et il est suivi d'une courte liste de quatre termes anglais. C'est dans les pages référencées que le lecteur trouvera certains des équivalents arabes des termes français, certains des équivalents français des termes arabes. La bibliographie citée dans le recueil est nombreuse. L'auteur est fort bien informé. Les références sont données à la fin de chacune des dix études.

Questions de lexique est un recueil ordonné, documenté, d'une technique sûre, riche en définitions et en termes, écrit avec maîtrise.

André Roman
Université Lyon III